

elle avait pris, à travers nos regards
l'éclat des gemmes nébuleuses
elle était
étincelle quant au sourire
cristal
quant aux yeux
perle de corail
quant aux seins
miroir quant au ventre
et foudre
foudre quant au sexe
moi j'étais nuage
nuage de feu
de ceux qui couvrent de reflets orange les aciéries
je couvrais
je couvrais
étale comme une aile
et par elle
illuminé du dedans

Impensable
improbable
ahurissant
incoercible
l'amour
une fois
une seule fois comme puits dans les sables
une chance sur mille
ton corps nu
de la taille aux pieds
ton sexe blond irradiant le soleil
moi
adorant
le museau entre tes cuisses
et ce plaisir ébloui qui t'éclate le ventre
l'amour
sous les pins tapi au milieu des humains qui nous frôlent
l'amour
derrière les volets clos
ponctué des plaintes de la corne de brume
encore une fois cette chance sur mille
et puis
le ressac
repartir
casser les certitudes
hisser les voiles
naufrager
rescapé
et enfin
se souvenir
on n'en finit jamais de se souvenir

sous mes mains
ces deux arbres de pierre chaude
tes cuisses
comme d'oblongs coquillages
navigants sur l'espace
ma bouche enfouie aux portes de ton ventre

ô brûlure

ô blessure

ô gouffre insondable où je lape la voie lactée
où je mords dans le ciel
où je crie un grand cri

où

enfin

avec mes mille bras
j'explore les galaxies

tais-toi le vent
enlève-moi
couche-moi
en nappe sur elle
sur chaque recoin du monde
où niche un peu d'elle-même
que je m'éparpille
que je me défasse
que je me détricote
que je me répande
que je me liquéfie pour la rejoindre
comme une bruine étale
et vivace

www.liraloeil.be ©jean-paul leclercq no print no copy

puis
les oiseaux de mer sont arrivés
et son ventre dormait avec l'écume sur la surface des flots
vague
vague
au milieu de ses yeux
l'étoile,
la polaire
un gouffre lointain où s'enfonçait le devenir
cette plongée effarante dans le trou noir de son évidence
j'appelle
j'appelle
j'appelle la mer aux ailes de requin mouette
celle que portent ses reins
face au bleu incontinent du ciel et de l'espace

Ô arbres
arbres imbéciles et solides
les couilles dans l'humus
la chevelure entrelardée de bouts de ciel
qu'attendez-vous?
qu'attendez-vous pour cesser de cautionner
l'inexplicable échange du dehors et du dedans?
pour cesser de faire semblant qu'elle a un sens
cette planète découpée en échiquier noir et blanc?

j'attendrai
que la salamandre fasse
parmi les flammes
parler les masques
et danser les abeilles dans la poussière verte des magnolias
j'attendrai
de voir fleurir en s'ouvrant le coquillage doué de voix
l'huître perlière au cœur fourré de désir
aux valves offertes
et nacrées
j'attendrai
j'attendrai
jusqu'à ce qu'il ne soit vraiment plus possible d'attendre
jusqu'à ce que la mort me chasse
jusqu'à ce que
je m'en aille

.

je vais inscrire sur ton front
la lente poussée de l'espoir des arbres et la peur affolée des
nuages d'automne
je vais dessiner sur toi
avec la danse désordonnée de mes mains
le vent écartelé des étés à venir et la neige immobile de l'hiver
écoulé
je vais compter une par une
sur les pointes divergentes de tes seins
les vertus impalpables du silence
et les fusées éphémères du langage
puis
enfin
sur l'autel miroitant de tes hanches
je ferai le grand sacrifice du temps

Demain
repartir
découvrir
vivre et bouger
demain
seulement demain
aujourd'hui
palme
branche de manguier
l'alizé qui se meurt
la touffeur de l'air
une journée à suçoter

la lumière et le vent
coursent la croupe frémissante des graminées
c'est l'éternité qui remue
c'est le temps qui fait silence
heures nues
sur le dos dodelinant des collines
contemplant la lumière blanche étalée
la poussière d'argent et d'espace
vivifiante et immuable

les fleuves et la mer
et ta main coulée dans le regard des flaques
et ton entente tacite à l'oreille des pierres
et la terre
et le fer et EUX
passés cassés croisés
oubli sur les doigts en épissures noires
sur le morse blanc codé qui montre
son ventre au soleil vert du souvenir
les heures et les jours
palombes enragées enfuies vers la forêt de l'horizon couché
et mon regard
en train de voir
où sont
mais où sont
passés les hommes?

le silence
juste le silence
je porte sur le dos
la peau secrète des bêtes
le cœur chaud des loutres
la patte feuillue des marcassins
le silence
juste le silence
et la tendresse moelleuse de la neige
les mains rudes des arbres
que je serre au passage
j'ai le pas feutré du renard
j'ai retrouvé ma vie coulant en filet clair sous la glace
j'ai retrouvé le murmure tendre du sommeil
le courage de sourire aux cailloux renfrognés
de plonger mes yeux dans ton regard fertile
ô ma forêt

fuite infinie de la lumière
concentrée au point zéro
dans le collapsus du soleil
ma prunelle chauffée à blanc
où s'inscrit le nombril insolent et doux
le mystère profond de ton ventre
gouffre
gouffre de lumière et d'ombre
images superposées de la chute
en toi
contraction de ton sexe
je rapetisse
jusqu'à l'espace moléculaire
où aussitôt
l'explosion permanente des atomes
me projette dans la course sans fin des planètes irradiées

AMSTERDAM

On passe, et pourtant rien ne bouge
On se retrouve au soir derrière un œil-de-bœuf mi-clos sur le
canal
Dans une tombée de jour à crachin
Avec des arbres aux allures de saints apôtres fragiles.
Et surtout cette eau calme, ces bateaux immobiles qui ne
traversent plus que l'épaisseur du temps
Un mur intense de silence noué autour de chaque épaule
Des mains qui, simplement, deviennent de verre et peuvent, là-
bas
par dessus le miroitement continu des surfaces
Attirer l'âme et les yeux vers l'athanor autrement inaccessible
du cœur
Le tabernacle évident et creux du vide
L'impalpable baiser de la lumière.

Lentement
le matin
la montagne
le cri des pins colonnaires

très tôt
le soleil
la savane rousse
l'horizon raturé des troncs blancs des niaoulis
le silence qui se prend les pieds dans les buissons d'épineux

à chaque aube
être le premier homme
descendre lentement l'aisselle bougainvillée des vallées
jusqu'aux palétuviers du rivage
se noyer la face
dans la mer
dans le lapis-lazuli du lagon
le corps nu étiré comme un soupir d'aise
en deçà de la barrière de corail
close et utérine
frissonnante d'un ris d'alizé tiède

journée palme
à déguster lentement comme un mangue mûre
au-delà
de l'autre côté de la crête d'écume
l'appel roulant du récif
et derrière encore
l'aventure

demain
seulement demain...

Il y a ce four solaire
dingue
sur le miroir blanc du corail
et moi au milieu
nu
seul
attendant que soit achevée ma cuisson
que chaque cellule de mon corps entre en ébullition
attendant de partir en vapeur
te rejoindre
porté sur l'aile rare des stratocumuli
attendant encore
de me refroidir
de tomber en pluie sur ton visage
là bas
à vingt mille kilomètres
juste sous la plante de mes pieds

il y a
ce silence
le frou-frou des fougères arborescentes

il y a
l'odeur délicieusement toxique
des tiarés
et des hibiscus

il y a
le grondement souterrain des mines
cette terre rouge de minerai
où j'ai perdu le nord

ne sachant plus en quel point de l'espace
s'organisent tes gestes

il y a

des rythmes qui battent le Pilou
derrière l'écran touffu des montagnes
des rythmes comme une canonnade
que roule le tambour du récif

il y a

les battements intérieurs
ceux de mon muscle cardiaque
perceptibles dans le souverain silence

il y a

des farés kanaks
sombres intimes et chauds
comme l'antre de tes cuisses

des semaines à rêver de toi
à t'attendre
le museau au ras des ris
l'œil rivé à la barre du récif
regardant plus loin que le soleil
là où il perd ses plumes
dans un océan de feu

le ciel outremer

est une couverture chaude sur ma tête
fermant l'étuve

complétant l'athanor

où je me transmute en toi

je ne suis plus que bulles aussitôt éclatées
dans le mortier de la lumière

aveugle de blanc

brûlé

commotionné

dissout

... j'arrive!

www.liraloeil.be ©jean-paul leclercq no print no copy

qui et que serai-je
moi
sans le bruit du vent dans les feuilles
sans le temps qui s'arrête entre hêtre et racines
sans l'aile évanescence des brumes
sans la tendresse sèvre du ciel
sans ce moment où se dénouent
s'étalent
s'étirent et s'apaisent
les fibres enchevêtrées de la chair
je n'attends plus rien
plus rien que de me fondre
dans la vaste respiration du monde
que d'être bu
par la tourbe douillette
que de devenir
peu à peu
la vie

Les mouches dessinent en l'air des creux
Qui ne tressaillira pas
Qui acceptera l'étreinte du vide?

Les mouches font l'amour

Pas à pas.

Surtout ne pas accepter qu'elles s'agglomèrent, qu'elles
rendent à l'espace quelque secrète consistance

Rayon jaune

Rond d'or, cristal effaré, geste accroché par les ongles aux
fenêtres du rien.

Géométrie de diptères linéaires

Trouver l'ombre qui se cache diffuse au sein de cette écriture.

Coupe qui dessine les lèvres du verbe

Porte pour scaphandre penché sur le cône tronqué d'un puits

Trop

Jusqu'à glisser dans le glauque trou de serrure

Une fois la paillette du ciel, puis le gargouillis illusoire des
nuages

Lentement traîné vers l'en bas, les paumes à plat sur un miroir
d'argent qui recule.

Être le centre d'une onde qui ne peut toucher ses bords,

Jusqu'à ce qu'au dessus de la tête il n'y ait plus de

Surface

et ainsi chaque chose s'en allait
sifflotée par le chant des oiseaux
étirée
par la corde vibrante de la voix
l'aile puissante des nuages
et les pommiers comme des protections
ouvraient leurs mains sur la volonté de croître

le silence
lui
respirait
simplement

Muet

le signe de ton œil

comme gravé sur mon épaule

comme rondache d'opale

miroir divergent des crachats éclatants du soleil

j'imbrique dans les brouillards la certitude de tes gestes

j'enchâsse au visage du fantôme

les bijoux de ta peau

moi

le Prométhée réveillé quelque part au fond des replis ondoiyants

de ton sexe

véridique

j'oppose encore à l'écrevisse du temps
le granit
la nacre
et le crissant émail
la marbrure brisée des pattes de scorpions éclatants
le vermeil étonnant dont s'irradie ton ventre
et le lichen boréal
terreau du fuseau de tes cuisses
je tiens ferme
remontant pas à pas la courbe ongulée de ta hanche
offrant à la parade impudique de la lune
le coquillage impérial de ma paume
en conque sur ton sein
coulant lentement au fond de toi
jusqu'à perdre jusqu'au souvenir
de l'essence du monde

parfois, vivre à couper le souffle
coupe la parole

parfois
il ne suffit plus de vouloir
parfois mes mots sont envol d'oiseaux inquiets
devant mon propre regard
parfois la brume
affole ma main vide
parfois la boue qui brouille les traces
et parfois
au moment de t'atteindre
ta silhouette mangée par l'angle d'une façade
je bondis alors
je cours
je halète
trottoir
trottoirs vides
trottoirs nus
parfois vois tu
tu es une autre

la surprise de te reconnaître sans te connaître
sans t'avoir jamais connue
de repérer seulement
le geste ineffable
le pied ailé de mercure

les rails snobent l'horizon
filent en sifflotant
et toi
le cul sur la banquette
tu regardes passer les oiseaux migrateurs
prêt encore
à souffler des ballons de nuages

dans le cœur chaud du froment
il y a comme enclos
le cœur emplumé des perdrix
sous la paume douce du vent frissonnent les camées indécis
des strati
loin au dessus de la calligraphie des papillons
dans la fuite longue de la plaine
il y a
sur le vert du bois
sur le camaïeux bleu du ciel
le souffle vibratile du pinceau des blés
la fuite longue du soleil
qui n'est que trou à l'autre bout du tuyau verni du ciel
pompant la curiosité des choses vers un ailleurs incandescent
sur le trou de serrure de la lumière
il est écrit en éclats de volcan
le grand secret de l'herbe poussée
le grand mystère des enfants malades et des oiseaux mangés
et la fraîcheur du vin à l'ombre des pêchers
et la tête étonnée de tout ce qui meurt
et de tout ce qui naît

tout autour
le grand miroir cylindrique
me renvoie mon visage
où toute énigme est de tout temps gravée
dans la très vieille écriture perdue des rides
je me regarde
face à face
le nez écrasé sur le tain de l'azur
posant avec persistance la même question en forme d'œil

ouvert
et recevant en retour du ciel résonateur
le mouvement inversé de mes lèvres
le monde est une chambre d'écho
et les arbres...
les arbres une table d'écoute
pour le compte du ventre de la terre
encore un regard dans le prolongement de la dernière feuille de
la dernière branche du pommier
encore un geste des lèvres vers la réfraction impitoyable du
bleu
et le regard retombe sur le velours chaud et râpeux des blés
où il y a
dans un cœur chaud
clos comme une huître
des perdrix prodigues de tendresse
des papillons colorés dévoreurs d'immobile
et moi
et le soleil
roulés dans la caresse
fondus dans la bouche ouverte des choses
bandant un sexe mur
par dessus les garennes
par dessus les épis
tendres
souples
et lisses comme des peaux

Plus mon œil s'accroche aux nuages
Plus le bleu me coule dans la gorge
Plus l'air dense du monde s'engouffre dans mes
poumons
Plus le monde me paraît enfin
Vraisemblable

Et plus le monde me paraît vraisemblable,
Plus la vie me prend à bras le corps
Et moins je crois dans l'invraisemblable
Entrelacement de mes pensées
Dans le labyrinthe de mes espoirs et de mes désirs
Dans le jeu de miroirs fou de mes demains
Dans l'illusion des certitudes

Plus je doute
Et plus j'aime

LA DANSE

La nuit
Seule
Au bout du monde
Bleue
Et silencieuse
Passe le velours de sa langue
Sur la terre
Elle embrasse l'humus
Et se fond
Plasma tropical
Dans l'écorce des choses

la lumière et le vent
coursent le dos frémissant des graminées
c'est l'éternité qui remue
c'est le temps qui fait silence
heures nues
sur le dos dodelinant des collines
contemplant la poussière blanche étalée
la poussière d'argent et d'espace
vivifiante
et immuable

souris, ma vie
berce-toi du clin d'œil équivoque de l'azur
respire en prenant en pleine face le vent salin du réel
et de la mouvance sans lendemain

vingt-quatre heures égrenées en perles étonnées
protégées du gris par le choix du regard
par l'humour inattaquable
par la certitude de ceux qui reviennent de trop loin
par la joie d'être survivant
par la luxueuse succession des minutes

gratuit
tu es gratuit mon petit frère
ni désir incoercible
ni futur
ni temps
tu luis comme une aurore boréale
pénétré d'univers contradictoires
et cristallins
acteur et spectateur d'une tragi-comédie dont la mise en scène
t'échappe

souris petit frère
tu peux tout faire
tout vivre
il n'y a pas de loi
sinon de ne plus refuser la mangue douce amère que le destin
te place entre les dents
le flux irisé fugitif et anodin de tes jours

souris ma vie
tu es une passoire
un filtre plein de la pulpe de cette planète folle
et surtout
surtout
cesse d'essayer de comprendre
ça tue le goût

www.liraloeil.be ©jean-paul leclercq no print no copy

hochement

le temps se heurte aux arbres et aux horloges venues d'on ne sait où si ce n'est d'un lointain et mystérieux passé quelque peu africain

vois

comme ce que tu touches file entre tes doigts velours lissé
comme peau de bête fourrure de martre œil biaisé de castor au
ras de la moire de la mare

note

grave tenue sustenuto toile de fond feutrée d'un chant fuselé à
la limite d'être grégorien mais sensuel torrent de gorge
épanouie de femme roucoulée et ronronnante

tambour

pulsation sourde de la sève des racines au feuillage ponctuant
toute la vie organique et dense

l'espace

contracté en vague de ressac père du temps
(hochement encore lui aussi)

je te retrouverais
même si je te perdais sept et sept fois sept mille fois
il me suffirait de regarder le vent
de humer la terre de printemps
ou d'explorer le jardin
il me suffirait
de caresser un insecte endormi dans le bois
de suivre un lièvre couru par un chien
je te retrouverais
même là où tu n'as jamais été

www.liraloeil.be ©jean-paul leclercq no print no copy

à chaque feuille tournée
un automne se meurt
une pousse surgit
un caillou se givre
ô cri des écureuils enivrés d'amour
je me répands sur la terre
respirant les strati
et poignant à deux mains
dans l'humus
et le temps

www.liraloeil.be ©jean-paul leclercq no print no copy

ce sont des arbres noirs
mais sereins
effilochés ou compacts
rêches ou moelleux
pris entre le céruléen du couvercle
et l'olive et Sienne de l'assiette
je cuis donc
printemps encore nu et déjà four allumé
la peau déjà croustille
tête morte
cœur froid
détaché
le soleil de l'instant
aucune question
seulement un chant d'oiseau
je suis à l'intérieur de la trille
je suis la trille
et plus rien
n'existe

toi qui penches ton front enserré de bandelettes
la nuit sur le bord fuyant des marées
toi qui fais retraite
le dos secoué par les sanglots des lames
toi qui amortis les bruits montant de tes os
le corps lové au flanc moelleux des nuages
ton mal est écume courant sur les crêtes
frisson
ris
chair de poule dans ta tête
cliquetis de tes dents fermées et grinçant sur le sable
toi qui serres tes mains au creux dur de ton cou
étends ta peau sur la surface lisse des coquilles de mer
pour que le vent te mue en récif
en caillou
sculpté par la durée des choses
et le néant établi du soleil